ment de rochers et sa couronne de neige. Mais si je reviens, un fol amour de publicité n'ira pas soustraire à mon portefeuille mon journal de voyage. Que des fats venus de loin se hâtent d'imprimer, et enlèvent à Carr [109] la palme du ridicule! Qu'Aberdeen et Elgin poursuivent l'ombre de la gloire dans les régions des virtuoses, sacrifient inutilement des milliers de livres sterling à des fantaisies de sculptures, à des monuments défigurés, à des antiques mutilés, et fassent de leur salon le marché général des informes débris de l'art. Je laisse aux amateurs le soin de nous parler des tours dardaniennes; j'abandonne la topographie à l'expéditif [110] Gell [111], et consens volontiers à ne plus fatiguer les oreilles du public, du moins de ma prose [112].

C'est ainsi que j'ai tranquillement fourni ma carrière, préparé à faire face aux ressentiments, cuirassé contre la crainte égoïste. Ces rimes, je n'ai jamais dédaigné de les reconnaître; ma voix, sans être importune, n'est cependant pas tout à fait inconnue; elle s'est fait entendre de nouveau, quoique moins haute; et si mon livre ne portait pas mon nom, du moins je ne l'ai jamais désavoué; aujourd'hui je déchire le voile: — lancez la meute, votre proie est devant vous; rien ne l'intimide, ni les cris bruyants de la maison de Melbourne [113], ni la colère de Lambe, ni l'épouse d'Holland, ni Jeffrey et son pistolet inoffensif, ni la rage d'Hallam, ni les fils basanés d'Édine, ni ses revues couleur safran. Nos héros écossais passeront un rude quart d'heure: ils sentiront qu'ils sont faits de matière pénétrable; et bien que je n'aie pas la prétention de sortir du combat sans une égratignure, mon vainqueur payera cher sa victoire. Il fut un temps où aucune parole dure ne tombait de mes lèvres, aujourd'hui imbibées de fiel [114]; où, en dépit de tous les sots et de toutes les sottises du monde, l'être le plus vil et le plus rampant n'eût point provoqué mes mépris; mais depuis ma jeunesse je suis changé, je suis devenu impitoyable; j'ai appris à penser et à dire rudement la vérité, à me moquer des décisions magistrales du critique et à l'attacher sur la roue qu'il me destinait, à mépriser la férule qu'un écrivailleur voudrait me faire baiser, et à rester indifférent aux applaudissements comme aux sifflets des cours et de la foule; bien plus, affrontant le ressentiment de tous les poëtes mes rivaux, je puis étendre à mes pieds un sot rimailleur, et, armé de pied en cap, jeter le gant au maraudeur écossais et au fat d'Albion. Voilà ce que j'ai osé: si mon vers imprudent a calomnié notre époque sans tache, c'est ce que d'autres pourront dire, c'est ce que peut maintenant déclarer le public, qui sait être indulgent et qui est rarement injuste [115].

POST-SCRIPTUM DE LA SECONDE ÉDITION.

J'ai appris, depuis que cette seconde édition est sous presse, que mes dignes et bien-aimés cousins de la *Revue d'Édimbourg*, préparent une critique des plus véhémentes contre ma pauvre, douce et inoffensive muse, sur laquelle ils ont déjà déversé leurs impitoyables sarcasmes.

Tantœne animis cœlestibus iræ?

Je dois dire sans doute de Jeffrey ce que dit sir Andrew Aguecheek: « Si je l'avais cru si bon tireur, au diable si je me serais battu avec lui! » Malheureusement j'aurai passé le Bosphore avant que le prochain numéro ait passé la Tweed! Mais j'espère bien — en Perse en allumer ma pipe. Mes amis du Nord m'ont accusé avec justice de personnalités à l'égard de leur grand anthropophage littéraire Jeffrey; mais comment agir autrement avec lui et sa sale meute, qui se repaît de « mensonges et de scandales » et s'abreuve de « calomnies? » J'ai cité des faits déjà bien connus, j'ai franchement dit mon opinion sur Jeffrey, et il ne lui en est revenu aucun dommage. Salit-on un vidangeur en lui jetant de la boue? On dira peut-être que je quitte l'Angleterre parce que j'y ai censuré des gens « d'esprit et d'honneur. » Mais je reviendrai, et leur vengeance se tiendra chaude jusqu'à mon retour. Ceux qui me connaissent peuvent attester que les motifs qui me font quitter l'Angleterre n'ont rien de commun avec des craintes littéraires ou personnelles; ceux qui ne me connaissent pas s'en convaincront peut-être un jour. Depuis la publication de cette bagatelle, je n'ai point tenu mon nom caché; j'ai presque continuellement habité Londres, prêt à répondre de mes transgressions, et m'attendant

chaque jour à recevoir des cartels; mais, hélas! les jours de la chevalerie sont passés, ou, en termes vulgaires, il n'y a plus de susceptibilités par le temps qui court.

Il y a de par le monde un jeune homme nommé Hewson Clarke, écolier servant au collége Emmanuel, natif, m'a-t-on dit, de Berwick sur la Tweed, que j'ai introduit dans ces pages en meilleure compagnie qu'il n'a coutume d'en fréquenter. Cela n'empêche pas qu'il ne soit furieux contre moi sans que j'en puisse donner d'autre raison qu'une querelle personnelle avec un ours que j'élevais à Cambridge pour concourir aux examens du collége, et que la jalousie de ses rivaux a fait échouer dans sa candidature. Eh bien! ceci individu m'a injurié dans *le Satirique* pendant une année et quelques mois, et, ce qu'il y a de pis, l'être innocent et inoffensif ci-dessus mentionné a été, par la même occasion, immolé à sa colère. Je ne crois pas lui avoir donné le moindre sujet de mécontentement, et de fait, je n'ai appris son nom que par *le Satirique*. Il n'a donc aucun motif de se plaindre; et, comme sir Fretful Plagiary [116], je suis sûr qu'il est plutôt content qu'autrement. J'ai maintenant mentionné tous ceux qui m'ont fait l'honneur de parler de moi et des miens, c'est-à-dire de mon ours et de mon livre, à l'exception du *Satirique*, qui, ce semble, est un homme comme il faut. Dieu le veuille! Je ne serais pas fâché qu'il voulût bien communiquer un peu de son savoir-vivre aux scribes ses subordonnés. On me dit que M. Jerningham se propose de prendre en main la défense de lord Carlisle, son Mécène. J'espère que non : il est du petit nombre de ceux qui, pendant mon enfance et dans le peu de rapports que j'ai eus avec eux, m'ont traité avec bonté. Quoi qu'il dise ou qu'il fasse, j'endurerai tout de sa part. Je n'ai plus rien à ajouter, si ce n'est mes remerciements généraux aux lecteurs, acheteurs, éditeurs, et, pour me servir des expressions de Scott, je leur souhaite à tous

Bonne nuit jusqu'au réveil,
Rêves doux et frais sommeil.

NOTES.

[1] Cette préface accompagnait la seconde édition, pour laquelle elle avait été écrite. Le noble auteur avait quitté ce pays avant la publication de cette édition, et n'est pas encore de retour. — NOTE AJOUTÉE A LA QUATRIÈME ÉDITION (1811). — (« Il est revenu et reparti. » *B.* 1816.)

[2] M. Hobhouse.

[3] Ici commençait la préface de la première édition.

[4] « Je me rappelle parfaitement, dit lord Byron en 1820, l'effet que produisit sur moi la critique de la REVUE D'EDIMBOURG, à propos de mon premier recueil de poésies. C'était de la rage, le besoin de résister et d'obtenir réparation; mais il n'y avait en moi ni accablement ni désespoir. Une critique sanglante est de la ciguë pour un auteur à la mamelle, et celle-ci, qui produisit LES BARDES DE L'ANGLETERRE, etc., me jeta bas; — mais je me relevai. Cette critique était un chef-d'œuvre de basses plaisanteries, un tissu d'injures grossières. Je me rappelle qu'elle contenait beaucoup de lieux communs de bas aloi, comme, par exemple, qu'il fallait se montrer reconnaissant de ce qu'on obtenait, — qu'il fallait ne pas regarder dans la bouche d'un cheval donné; et autres expressions qui sentaient l'écurie. Mais cela fut loin de m'effrayer ou de me détourner d'écrire : je résolus de démentir leurs prédictions de mauvais augure, et de leur faire voir que, toute discordante qu'était ma voix, ce n'était pas la dernière fois qu'ils entendraient parler de moi. »

[5] On a retrouvé dans les papiers de Byron ce sommaire, que son intention était de mettre en tête de sa satire. *N. du Trad.*

[6] *L'enroué Fitz-Gerald*, c'est assez juste; — mais pourquoi parler d'un semblable charlatan? *B.* 1816.

[7] M. Fitz-Gerald, plaisamment nommé par Colbert le *poëte à la petite bière*.

[8] Cid Hamet Benengeli promet le repos à sa plume dans le dernier chapitre de *Don Quichotte*. Oh! si nos faiseurs de livres voulaient suivre l'exemple de Cid Hamet Benengeli! *B.*

[9] Ceci a dû être écrit dans un esprit de prophétie. *B.* 1816.

[10] Dans la *Revue d'Edimbourg*. — (« C'est un fort bon enfant, et, si on en excepte sa mère et sa sœur, c'est, selon moi, le meilleur de la bande. » *B.* 1816.

[11] MM. Jeffrey et Lambe sont l'*alpha* et l'*omega*, le commencement et la fin de la *Revue d'Edimbourg*; les autres sont mentionnés ci-après.

[12] Ceci était injuste : ni le cœur ni la tête de ces messieurs n'étaient tels qu'ils sont ici représentés. A l'époque où j'écrivis ceci, je ne les connaissais personnellement ni l'un ni l'autre. *B.* 1816.

[13] « Je suis d'avis que l'époque actuelle n'est pas l'une des plus remarquables de la poésie anglaise. Il y a plus de soi-disant poëtes, et comparativement moins de poésie que jamais. Je soutiens cette opinion depuis quelques années; mais, chose étrange! elle n'est pas favorablement accueillie de mes confrères de la lyre. » *B.* 1821.

[14] « Relativement à la poésie en général, j'ai la conviction que nous sommes entrés dans un système poétique révolutionnaire très défectueux, tout à fait détestable, et dont Rogers et Crabbe sont les seuls qui se soient affranchis. Je me suis confirmé dans cette opinion en relisant quelques-uns de nos classiques, spécialement Pope, sur lequel j'ai fait l'essai suivant. — Je pris les poëmes de Pope, ainsi que les miens et ceux de quelques autres; je les lus en regard de ceux de Pope, et j'ai été réellement mortifié de voir l'inexprimable distance qu'il y avait, sous le rapport de la logique, de l'instruction, de l'effet et même de l'imagination, de la

passion et de l'invention, entre le petit homme de la reine Anne et nous autres du bas-empire. Soyez-en certain, c'était de l'Horace alors; c'est maintenant du Claudien; et, si j'avais à recommencer, je changerais de moule. » *B.* 1817.

[15] Stott, plus connu dans le *Morning Post* sous le nom d'Hafiz. Ce personnage est le maître le plus profond dans l'art du pathos. Je me rappelle, à l'époque où la famille régnante quitta le Portugal, une ode de M. Stott sur ce sujet. Elle commençait ainsi (c'est l'Irlande qui parle) :

Royal rejeton de Bragance,
L'Irlande te salue en t'offrant une stance, etc.

Je me souviens aussi d'un sonnet adressé aux rats et tout à fait à la hauteur de la matière, comme aussi d'une ode retentissante commençant par ces mots :

Un chant bruyant comme les flots
Qui battent du Lapon le rivage sonore.

Mon Dieu, ayez pitié de nous! *Le Lai du dernier Ménestrel* n'était rien en comparaison. *B.*

[16] « Quand Byron écrivit sa fameuse satire, j'eus ma part de flagellation, ainsi que beaucoup d'autres qui valaient mieux que moi. Mon crime était d'avoir écrit mon poëme pour 25,000 liv. st.; ce qui n'est vrai qu'en ce sens que j'ai vendu le manuscrit pour cette somme. Or, je ne vois pas trop en quoi un auteur serait blâmable d'accepter la somme que les libraires lui offrent, si l'on considère surtout que ces messieurs ne se sont amais plaints d'avoir fait un mauvais marché. J'ai pensé que cette intervention dans mes affaires privées dépassait un peu les limites de la satire littéraire. Toutefois, j'étais fort loin d'avoir pris la moindre part à la rédaction de l'article injurieux de la *Revue d'Edimbourg;* je fis même des remontrances à cet égard à l'éditeur, parce que je pensais que les *Heures de Paresse* étaient traitées avec une sévérité injuste. Ces poésies, comme toutes celles qui sont l'ouvrage des jeunes gens, étaient puisées plutôt dans les souvenirs de ses lectures que dans les ressources de sa propre imagination. Néanmoins, mon opinion était qu'on y trouvait des passages qui promettaient beaucoup pour l'avenir. » SIR WALTER SCOTT.

[17] Lord Byron, comme on sait, était entré dans la carrière littéraire avec la détermination de ne rien recevoir pour ses écrits. Il refusa 400 guinées en échange de l'autorisation de publier une nouvelle édition de sa satire, et l'on sait qu'il fit cadeau à M. Dallas du prix du manuscrit des deux premiers chants de *Childe-Harold* et du *Corsaire*. En 1816, M. Murray lui ayant offert 1,000 guinées pour *le Siége de Corinthe* et *Parisina*, et ayant mis dans sa lettre un bon pour cette somme, le noble poëte lui fit la réponse suivante : — « Votre offre est extrêmement libérale et bien supérieure à ce que les deux poëmes peuvent valoir; mais je ne puis ni ne veux l'accepter. Vous pouvez, si cela vous convient, les ajouter à la collection, sans que je vous demande rien pour cela. Je vous renvoie ci-inclus votre bon déchiré, crainte d'accident en route. Vous m'obligerez de

ne pas me présenter à l'avenir de ces tentations-là. Ce n'est pas par dédain pour l'idole universelle, ce n'est pas non plus que j'aie actuellement une surabondance de ces trésors; mais ce qui est convenable est convenable, et ne doit pas céder aux circonstances. » Plus tard, sur les vives insistances de M. Murray, le poëte consentit à accepter les 1,000 guinées. Voici l'état des sommes payées par lui à lord Byron pour droit d'auteur en diverses fois. C'est véritablement une curiosité bibliographique :

	liv. st.
Childe-Harold, ch. I et II	600
——— III	1,575
——— IV	2,100
Le Giaour	525
La Fiancée d'Abydos	525
Le Corsaire	525
Lara	700
Le Siége de Corinthe	525
Parisina	525
La Lamentation du Tasse	315
Manfred	315
Beppo	525
Don Juan, ch. I et II	1,525
——— III, IV et V	1,525
Le Doge de Venise	1,050
Sardanapale, Caïn et les Foscari	1,100
Mazeppa	525
Le Prisonnier de Chillon	525
Œuvres diverses	450
Heures de Paresse : les Bardes de l'Angleterre, Imitation d'Horace, Werner, le Difforme transformé, le Ciel et la Terre, etc.	5,885
Total	19,540

Lord Byron fut présenté à M. Southey, en 1815, à Holland-House. Il en parle comme du poëte le mieux avenant qu'il eût jamais vu. « Pour posséder la tête et les épaules de ce poëte, dit-il, je consentirais presque à avoir composé ses poésies lyriques. C'est un homme de fort bonne mine, un homme de talent. Il est tout cela; on lui doit cet éloge. » Dans son journal de la même année, il dit : « Je n'ai pas encore beaucoup vu M. Southey. Son aspect est épique, et il est le seul homme de lettres vivant qui soit complétement homme de lettres. Tous les autres joignent une occupation quelconque à leur métier d'auteur. Ses manières sont douces, mais elles ne sont pas celles d'un homme du monde. Ses talents sont du premier ordre : sa prose est parfaite; quant à sa poésie, les opinions diffèrent. Peut-être a-t-il trop produit en ce genre pour la génération actuelle. Il est probable que la postérité en fera le triage : il a des passages de toute beauté. Aujourd'hui il a un parti, mais point de public, excepté pour ses

ouvrages en prose. Sa *Vie de Nelson* est fort belle. » Plus tard, lord Byron a déclaré que le *Don Roderick* de Southey était le premier poëme de l'époque.

[19] « Injuste. » *B.* 1816.

[20] Ballades lyriques, p. 4; *les Tables renversées*, stance Ire :

Debout, ami ! Bannis ce regard soucieux !
De quels soins ton esprit se trouble ?
Debout ! Laisse-moi là tous tes bouquins poudreux,
Si tu ne veux devenir double.

[21] « Injuste. » *B.* 1816. — Dans une lettre à M. Coleridge, écrite en 1815 lord Byron dit : « Vous me parlez de ma satire, ou pasquinade, comme vous voudrez l'appeler. Tout ce que je puis dire, c'est que j'étais fort jeune et fort irrité quand je l'ai écrite; et, depuis ce temps, elle n'a cessé d'être une épine à mon pied, attendu surtout que la plupart des individus que j'y ai attaqués sont devenus par la suite mes connaissances et quelques-uns mes amis. C'était vraiment allumer des charbons sur la tête d'un ennemi, et me pardonner trop facilement pour que je me pardonnasse moi-même. Le passage qui vous concerne est plein de pétulance frivole et superficielle; mais, bien que j'aie fait depuis longtemps mon possible pour arrêter la circulation de cette satire, je n'en regretterai pas moins éternellement l'imprudence et la généralité de ses attaques. »

[22] Lord Byron, qui avait particulièrement connu Lewis pendant son expérience de la vie de Londres, mentionna ainsi sa mort, qui eut lieu en mer, en 1818 : — « Lewis était un bon homme, un homme de talent, mais un être insupportable. Ma seule vengeance, ou plutôt ma seule consolation, était de le mettre aux prises avec quelques personnes peu endurantes qui détestaient les gens de sa sorte; par exemple, avec Mme de Staël ou Hobhouse. Mais j'aimais Lewis : c'eût été un vrai bijou s'il eût été mieux incrusté et moins fatigant, car il était insipide et toujours en opposition avec tout le monde. Pauvre garçon! il est mort martyr de sa nouvelle fortune lors de son second voyage à la Jamaïque.

« Je donnerais à l'instant et sans peine
Toutes les terres de Lorraine
Pour que Mulgrave fût vivant;

c'est-à-dire :

« En dépit de l'amour du lucre,
Je donnerais de bon accord
La Jamaïque et ses cannes à sucre
Pour que Lewis ne fût pas mort. »

[23] Le seul ouvrage de Hayley qu'on se rappelle aujourd'hui est sa *Vie de Cowper*.

[24] M. Grahame a publié deux volumes de momeries religieuses sous le titre de *Promenades du Dimanche* et *Tableaux bibliques*. *B.*

[Grahame, homme aimable et poëte agréable, a publié depuis les *Oiseaux de l'Écosse* et d'autres poëmes; mais ce sont ses *Promenades du Dimanche* qui ont fait sa réputation. Il commença par être avocat au barreau d'Édimbourg, mais il y obtint peu de succès; et, comme la mélancolie et la dévotion formaient le fond de son caractère, il entra dans les ordres et se retira dans une cure près de Durham, où il mourut en 1811.]

[25] Voyez dans Bowles le *Sonnet à Oxford* et les *Stances écrites après avoir entendu les cloches d'Ostende*.

[26] C'est là le début du *Génie des découvertes*, épopée naïve très spirituelle. Entre autres vers délicieux, on trouve les suivants :

Un baiser, le premier que l'île ait entendu,
Tout à coup de ces bois vint troubler le silence...
Ils tremblèrent, du ciel, comme si la puissance, etc.

C'est-à-dire que les bois tremblèrent au bruit d'un baiser, phénomène extraordinaire, en effet, et qui dut les étonner.

— « Ici j'ai cité à faux, et je me suis trompé, mais sans intention. Ce furent, non point les bois, mais les individus qui y étaient qui tremblèrent. Pourquoi? — Dieu le sait. — A moins qu'ils ne craignissent que cette prodigieuse accolade ne fût entendue. » *B.* 1816.

[27] L'épisode dont il est ici question est l'histoire de *Robert à Machin et Anne d'Arfet*. C'est ce couple d'amants fidèles qui donna le baiser ci-dessus mentionné, lequel fit trembler les bois de Madère.

[28] « Quoique, dit lord Byron en 1821, je sois fâché d'avoir publié *les Bardes de l'Angleterre et les Critiques de l'Écosse*, la partie de cette satire que je regrette le moins est celle où il est question de M. Bowles à propos de Pope. Pendant que je travaillais à cet ouvrage, en 1807 et 1808, M. Hobhouse manifesta le désir que j'exprimasse mon opinion à tous deux au sujet de Pope et de l'édition de ses œuvres publiées par Bowles. Comme j'avais complété mon plan, et que je me sentais une velléité de paresse, je le priai de traiter lui-même le passage en question. Il le fit. Les quatorze vers sur le *Pope* de Bowles ont été insérés dans la première édition de la satire; ils sont tout aussi sévères et beaucoup plus poétiques que ceux que je leur ai substitués dans la seconde édition. Quand je réimprimai cette satire, comme j'y mis mon nom, je crus devoir retrancher les vers de M. Hobhouse, et M. Bowles y gagna beaucoup plus que l'ouvrage. »

[29] Une note manuscrite de 1816, de la main de Byron, s'exprime ainsi à propos de ce passage : « Tout ce qui concerne Bowles est beaucoup trop rigoureux. » Et c'était vrai. Cet homme vénérable vit encore, et, en dépit de toutes les critiques que son édition de *Pope* lui attira plus tard, nul doute que Byron, dans ses moments de calme, ne rendît justice à ce beau génie poétique qui, de leur propre aveu, communiqua à Wordsworth et à Coleridge leur première inspiration. *M.*

[30] « Du poisson frais de l'Hélicon ! » — L'Hélicon est une montagne, et non un étang à poissons. J'aurais dû mettre l'Hippocrène. *B.* 1816.

[31] M. Cottle, Amos ou Joseph (je ne sais lequel, mais l'un ou l'autre), vendait autrefois des livres qu'il n'écrivait pas, et écrit aujourd'hui des livres qu'il ne vend pas. Il a publié une paire de poëmes épiques : *Alfred*

(pauvre Alfred ! Pye s'est aussi occupé de lui !) *Alfred* et *la Chute de la Cambrie.*

32 On lit dans les notes de Byron écrites en 1817 : — « Tout cela est juste. J'ai vu des lettres adressées par cet individu (Joseph Cottle) à une malheureuse femme poëte. Il y attaquait si rudement et si amèrement des productions dont la pauvre femme n'était pas du tout vaine, que je n'ai pu résister à l'envie de le prendre à partie, même injustement ; ce qui n'est pas, car c'est bien certainement un âne. » *B.* 1816.

33 M. Maurice a manufacturé les parties constitutives d'un in-quarto énorme sur les *Beautés de la colline de Richmond.*

34 Le pauvre Montgomery, très loué par toutes les revues anglaises, a été impitoyablement attaqué par la *Revue d'Édimbourg*. Après tout, le barde de Sheffield est un homme de beaucoup de génie ; son *Voyageur en Suisse* vaut mille ballades lyriques et au moins cinquante épopées défigurées.

35 Dans une critique manuscrite sur cette satire par feu William Crowe, voici comment l'inconvenance de ces métaphores est relevée : — « Dans la même tirade, l'auteur transforme un homme en plusieurs animaux différents. D'un loup il fait une harpie, et plus loin il le change en limier. » En lisant cette observation de M. Crowe, lord Byron pria M. Murray de remplacer, dans l'exemplaire en sa possession, l'instinct infernal par l'instinct brutal, les harpies par les félons, et les limiers par les chiens d'enfer.

36 Le siége d'Arthur. C'est le nom de la colline qui domine Édimbourg.

37 Après la publication des deux premiers numéros de la *Revue d'Edimbourg*, M. Jeffrey en devint l'éditeur, et succéda en cette qualité au révérend Sidney-Smith. Il quitta ce poste peu de temps avant d'être nommé lord-avocat de l'Écosse, place qu'il occupe encore maintenant. « Depuis mon retour en Angleterre, dit lord Byron (*Journal*, 1814), j'ai entendu faire beaucoup d'éloges de M. Jeffrey par tous ceux qui l'ont connu, et sous des rapports indépendants de ses talents. Je l'admire, non parce qu'il m'a loué, mais parce que c'est peut-être le seul homme qui, dans les circonstances où lui et moi nous nous sommes trouvés vis-à-vis l'un de l'autre, pouvait avoir la générosité d'en agir ainsi. Il fallait une grande âme pour se hasarder de cette manière : un petit écrivassier aurait continué à épiloguer jusqu'à la fin du chapitre. »

38 « Il y a là trop de méchanceté : c'est véritablement de la rage. » *B.* 1816.

39 « Tout cela est détestable : ce sont là des personnalités. » *B.* 1816.

40 « En 1806, MM. Jeffrey et Moore eurent une rencontre à Chalk-Farm. L'intervention des magistrats empêcha le duel. Après examen, on trouva que les balles des pistolets s'étaient évaporées. Cet incident donna lieu à beaucoup de commentaires dans les journaux. »

La note qui précède fut retranchée de la cinquième édition, et la suivante, après avoir été mise sous les yeux de M. Moore, lui fut substituée : — « Je suis informé que M. Moore a publié dans les journaux le désaveu

de ces faits en ce qui le concernait, et je lui dois cette justice de mentionner cette circonstance. Comme je ne l'ai apprise que depuis peu, je ne puis entrer, sous ce rapport, dans aucun détail. » — Novembre 1814.

41 La Tweed se comporta bien en cette circonstance : il eût été tout à fait inconvenant que la moitié anglaise de cette rivière eût témoigné le moindre symptôme de crainte.

42 Ce témoignage de sympathie de la part du Tolbooth (principale prison d'Édimbourg), qui paraît avoir été très affecté en cette occasion, est on ne peut plus louable. On eût pu croire que le grand nombre de criminels exécutés devant sa façade lui avait endurci l'âme. On pense que le Tolbooth appartient au sexe féminin, parce que sa sensibilité, en cette occasion, fut véritablement féminine, bien qu'un peu égoïste, comme la plupart des impulsions chez les femmes.

43 Sa seigneurie a beaucoup voyagé et fait partie de la Société Athénienne. (George Hamilton Gordon, quatrième comte d'Aberdeen. En 1822 sa seigneurie publia un *Examen du principe de la beauté dans l'architecture grecque.*)

44 Le révérend Sidney-Smith, l'auteur supposé des *Lettres de Peter Plymley* et de plusieurs autres critiques.

45 M. Hallam a composé dans *la Revue d'Édimbourg* plusieurs articles, un entre autres à propos de l'ouvrage *sur le Goût*, par Payne Knight, dans lequel il montra une excessive sévérité pour des vers grecs que contenait ce livre. Le numéro de *la Revue* avait à peine paru qu'on découvrit que les vers en question étaient de Pindare. Il n'était plus possible de retrancher cette critique, qui restera comme un monument durable de la rare perspicacité d'Hallam.

Note ajoutée à la seconde édition. Le susdit Hallam est très en colère, et se dit faussement accusé, attendu qu'il n'a jamais dîné à Holland-House. Si cela est vrai, j'en suis fâché pour lui, car j'ai entendu dire que les dîners de sa seigneurie valaient mieux que ses ouvrages. S'il n'a pas fait d'article sur le livre de lord Holland, j'en suis bien aise, car ce doit être une production pénible à lire et plus encore à louer. Si M. Hallam veut me dire qu'il a fait l'article en question, j'insérerai dans ma satire le nom du véritable délinquant, pourvu toutefois que ledit nom soit composé de deux syllabes orthodoxes et musicales, et puisse entrer dans le vers sans rompre la mesure. Jusque-là le nom d'Hallam restera faute de mieux.

(Il est inutile de justifier contre les insinuations du jeune poëte l'auteur célèbre de l'*Histoire du moyen âge* et de l'*Histoire constitutionnelle de l'Angleterre.*)

46 L'honorable George Lambe est auteur d'un article sur l'ouvrage de Beresford, intitulé *les Misères humaines*, ainsi que d'une farce fort applaudie au prieuré de Stanmore et sifflée d'importance au théâtre de Covent-Garden. Elle était intitulée *Sifflez !* et c'est ce qu'on a fait.

(M. Lambe se porta, en 1818, candidat pour la députation de Westminster, en opposition avec M. Hobhouse, sur lequel il l'emporta. Mais

ce dernier lui fit éprouver une défaite l'année suivante, et a continué longtemps à occuper ce siége. En 1821, M. Lambe publia une traduction de Catulle. Il devint en 1832 sous-secrétaire d'État au département de l'intérieur, sous l'administration de son frère, lord Melbourne.)

47 M. Brougham, dans le vingt-cinquième numéro de *la Revue d'Édimbourg*, dans l'article sur don Pedro de Cevallos, a été plus fort sur la politique que sur la prudence. Plusieurs des dignes bourgeois d'Édimbourg furent tellement indignés des infâmes principes professés dans cet article, qu'ils retirèrent leurs souscriptions.

48 Je dois m'excuser auprès des divinités d'avoir osé introduire une nouvelle déesse en jupon court; mais, hélas! que pouvais-je faire? Je ne pouvais pas faire apparaître le génie de la Calédonie : on sait qu'on ne peut trouver de génie depuis Clackmann jusqu'à Caithness; et pourtant, sans une intervention surnaturelle, comment sauver Jeffrey? Les *helpies* nationales sont trop peu poétiques; les *brownies* et les *bons voisins* (esprits de bonne composition) refusaient de le tirer d'affaire. Il a donc fallu appeler une déesse en aide; et Jeffrey doit être fort reconnaissant, attendu que c'est la seule communication qu'il ait jamais eue ou qu'il aura jamais avec les intelligences célestes. *B.*

49 Voir la couleur du dos de la couverture de *la Revue d'Édimbourg*. *B.*

50 « Ceci ne vaut rien et n'est aucunement fondé. » *B.* 1816.

51 En 1815, lord Byron dédia *la Fiancée d'Abydos* à lord Holland, et dans son journal du 17 novembre nous trouvons ce passage : — « Je viens de recevoir une lettre très flatteuse de lord Holland sur *la Fiancée d'Abydos*. Il en est très content, ainsi que lady Holland. Cela est fort aimable de leur part, vu que je n'avais aucun quartier à attendre d'eux. Toutefois je croyais à cette époque que l'hostilité dirigée contre moi provenait d'Holland-House. Je suis bien aise d'avoir été induit en erreur, et c'est un des motifs qui me font regretter la précipitation que j'ai mise à cette maudite satire, dont je voudrais supprimer jusqu'à la mémoire. Mais maintenant qu'on ne peut se la procurer, on lui donne beaucoup d'importance, sans doute par esprit de contradiction. »

52 Dans le mélodrame de *Téhéli* on fourre ce prince dans un tonneau, asile tout à fait nouveau pour lui.

53 Les jurons sont fréquents dans les comédies vivantes ou défuntes de M. Reynolds.

54 M. Kenney a depuis composé plusieurs drames qui ont eu du succès.

55 Lord Byron avait la plus haute opinion de George Colman comme convive aimable. — « Si j'avais, dit-il, à choisir, et que je fusse obligé de n'en prendre qu'un seul à la fois, je dirais : « Laissez-moi commencer la soirée avec Shéridan et la finir avec Colman; Shéridan à dîner et Colman à souper; Shéridan pour le bourgogne et le porto; mais Colman pour tout. » — Shéridan était un grenadier de la garde, Colman était à lui seul tout un régiment d'infanterie, légère il est vrai, mais un régiment enfin.

56 Richard Cumberland, l'auteur célèbre du drame *le Créole*, de *l'Observateur*, et de l'une des plus intéressantes auto-biographies, est mort en 1811.

57 Dans toutes les éditions qui ont précédé la cinquième, au lieu de Siddons on lit Kemble. Lord Byron avait coutume de dire que « de tous les acteurs, Cooke était le plus naturel, Kemble le plus surnaturel, que Kean tenait le milieu entre eux deux; mais que mistriss Siddons à elle seule les valait tous. » Le jeu de Kean produisait sur lui un tel effet, qu'un jour, lui voyant jouer le rôle de sir Giles Overreach, il fut saisi d'une attaque de nerfs. John Kemble est mort en 1823, son illustre sœur en 1830.

58 La pantomime de Dibdin, connue sous le nom de *Ma Mère l'Oie*, a eu près de cent représentations et a produit plus de 20,000 l. st. à la caisse du théâtre de Covent-Garden.

59 *Naldi et Catalani* sont suffisamment connus, car le visage de l'un et le traitement de l'autre nous rappelleront longtemps ces amusants vagabonds. En outre, nous sommes encore tout meurtris de la presse dans laquelle nous avons failli étouffer, la soirée où cette dame s'est montrée pour la première fois en culotte. *B.*

60 Afin d'éviter toute méprise, et pour qu'on ne prenne pas une rue pour un homme, je dois avertir que c'est l'institution et non le duc de ce nom que j'ai voulu désigner. Quelqu'un de ma connaissance a perdu au jeu, dans la salle d'Argyle, plusieurs milliers de livres sterling; j'étais moi-même alors un des souscripteurs de cet établissement. Je dois rendre cette justice au directeur, de dire qu'il manifesta en cette occasion quelque désapprobation. Mais pourquoi permet-on d'introduire des instruments de jeu dans un lieu de réunion pour les deux sexes? L'agréable chose pour les femmes et les filles de ceux qui ont le bonheur ou le malheur d'avoir ces liaisons-là, d'entendre le bruit du billard dans une pièce et le bruit des dés dans l'autre! C'est ce que je puis attester comme témoin oculaire, ayant été autrefois membre indigne d'une institution qui affecte matériellement la moralité des classes supérieures, tandis que les classes inférieures ne peuvent remuer la jambe au son d'un violon ou d'un tambour de basque sans s'exposer à être mises en jugement comme ayant troublé la tranquillité publique. *B.*

61 Je connaissais particulièrement le feu lord Falkland. Un dimanche soir je le vis rendre les honneurs de sa table avec le noble orgueil de l'hospitalité; le mercredi matin, à trois heures, je contemplai étendu devant moi ce qui restait d'un jeune homme plein de courage, de sensibilité et dévoré de passions. C'était un brave et habile officier. Ses défauts étaient ceux d'un marin, et comme tels ils doivent trouver grâce aux yeux des Anglais. Il mourut comme meurt un galant homme dans une meilleure cause; car s'il fût mort ainsi sur le pont de la frégate au commandement de laquelle il venait d'être nommé, ses concitoyens l'eussent offert en exemple aux héros à venir. *B.*

[Lord Falkland fut tué en duel par M. Powell en 1809. En cette occasion, lord Byron ne se borna pas à témoigner verbalement sa sympathie.

Bien que déjà fort gêné à cette époque, il fit parvenir des secours à la veuve et aux enfants de son ami.]

62 « Oui, et certes elles m'ont donné une vigoureuse chasse. » *B.* 1816.

63 « Sans nul doute j'étais fou alors, et je ne suis pas devenu plus sage. » *B.* 1816.

64 Que dirait l'Anacréon de la Perse, Hafiz, s'il pouvait sortir de son splendide sépulcre à Schiraz, où il repose avec Ferdousi et Sadi, l'Homère et le Catulle de l'Orient, s'il pouvait, dis-je, voir son nom usurpé par un Stott de Dromore, le plus impudent et le plus exécrable des scribes de gazettes? *B.*

65 Miles Peter Andrews, membre du parlement pour Bewdley, colonel des volontaires du prince de Galles, propriétaire d'une manufacture de poudre à Dartfort; auteur de beaucoup de prologues, d'épilogues et de farces, et l'un des héros de la *Baviade*. Il est mort en 1814.

66 Quelqu'un ayant dit un jour à lord Byron qu'on croyait que dans ce passage il avait voulu faire allusion à l'infirmité physique de lord Carlisle, il s'écria : « Je l'ignorais complétement ; l'eussé-je su, je me serais bien gardé d'en parler. Il ne m'appartient pas d'attaquer dans les autres des infirmités naturelles. »

67 Le comte de Carlisle a publié dernièrement un pamphlet de dix-huit sous sur l'état actuel du théâtre ; il y présente son plan pour la construction d'une nouvelle salle. Il faut espérer qu'au théâtre on acceptera tout de Sa Seigneurie, excepté ses tragédies. *B.*

68 Les ouvrages de Sa Seigneurie, magnifiquement reliés, forment le plus bel ornement de sa bibliothèque.

Le reste, faible bagatelle,
Est couvert seulement de cuir et de prunelle.

69 Tout cela est on ne peut plus mal. J'avais tort : la provocation n'était pas suffisante pour justifier tant d'amertume dans l'attaque. *B.* 1816

70 *Le Manteau de Melville*, parodie du *Manteau d'Elisée*.

71 Cette jolie petite Jessica, fille d'un juif très connu, semble appartenir à l'école *della Crusca*. Elle a publié deux volumes d'absurdités en vers très respectables par le temps qui court, outre plusieurs romans dans le style de la première édition du *Moine*. Elle a ensuite épousé le *Morning-Post*, mariage fort bien assorti, et depuis elle a cessé de vivre, ce qui vaut encore mieux. *B.* 1816.

72 Ces initiales servent de signature à certains individus dont les poésies figurent dans les journaux.

73 Joseph Blackett, cordonnier. Il mourut à Scaham en 1810. Ses poëmes furent recueillis plus tard par Pratt; et ce qu'il y a de singulier, c'est que sa principale protectrice était miss Milbank, qui était alors inconnue à lord Byron. Dans une lettre adressée à Dallas, datée de juin 1811, écrite en mer à bord de la frégate *la Volage*, Byron dit : — « Je vois que le protégé de Pratt et le vôtre, Blackett le savetier, est mort en dépit de ses vers. C'est l'un de ces exemples où la mort a sauvé un homme de la damnation. Vous avez, vous autres, causé la ruine du pauvre diable. Sans ses patrons, il ferait aujourd'hui de fort bonnes affaires, non en poésie, mais en cuirs; mais vous avez voulu faire de lui un immortel. Il n'y avait qu'un imbécile qui pût vouloir aller contre le fameux proverbe : *Ne sutor ultra crepidam.*

O critiques ! faites quartier
A ce poëte savetier !
Votre colère serait vaine :
La mort l'a couché là sans pouls et sans ALÈNE.

« Vous aurez soin de souligner le mot alène, pour indiquer où porte le jeu de mots. Je vous prie d'engager miss Milbank à faire graver ces vers sur la tombe du défunt. »

74 Ceci s'adressait au pauvre Blackett, qui était alors protégé par A. J. B. (lady Byron); « mais je l'ignorais, sans quoi je n'aurais pas écrit cela, du moins je le pense. » *B.* 1816.

75 Capel Lofft, le Mécène du cordonnier et le préfacier général des poëtes en détresse; espèce d'accoucheur gratuit, qui fait venir à bien les vers qu'on ne sait trop comment mettre au jour. *B.*

76 J'ai lu Burns aujourd'hui. Que serait-il devenu s'il avait été patricien ? Nous aurions eu un peu plus de poli, moins de force, la même quantité de vers, mais pas d'immortalité : un divorce et un duel ou deux. S'il en fût sorti vivant, il fût arrivé à l'âge de Shéridan, et se fût survécu à lui-même comme le pauvre Brinsley. *B.* 1816.

77 Voir l'ode ou l'élégie, comme on voudra l'appeler, de Nathaniel Bloomfield, sur *la Clôture du pré d'Honington*.

78 Voir les *Souvenirs d'un Tisserand des Moorlands du Staffordshire*.

79 Il serait superflu de rappeler ici les auteurs des *Plaisirs de la Mémoire* et des *Plaisirs de l'Espérance*, les deux plus beaux poëmes didactiques de notre langue, si nous en exceptons l'*Essai sur l'Homme* de Pope. Mais nous avons vu paraître tant de poëtereaux, que les noms de Campbell et de Rogers commencent à nous être étrangers.

Au-dessous de cette note, lord Byron avait gribouillé en 1816 :

Jacqueline, à l'œil malin,
Avait un nez aquilin,
Et tenait sur miss Gertrude
Un langage vraiment rude,
Lorsque monsieur Marmion
Conduisait son bataillon ;
Et Kahama faisait rage
Comme un mamelouck sauvage.

80 « J'ai relu, dit lord Byron en 1815, les *Plaisirs de la Mémoire* et ceux *de l'Espérance*. Je conserve ma préférence pour le premier de ces poëmes. C'est une élégance merveilleuse : on n'y trouve pas un seul vers commun. »

81 Rogers n'a pas justifié les promesses de son début poétique ; mais il n'en a pas moins un très grand mérite. *B.* 1816.